



à la lumière de dessiner la complexité des espaces et des présences. Une création sonore permettra l'immersion dans la ville. Si la fidélité au texte sera infaillible, les comédiennes seront amenées à quitter partiellement l'immobilité dans laquelle l'image les présente dans le film, pour nous donner à comprendre le personnage dans son corps et la réalité de l'environnement dans lequel il s'inscrit et s'est construit. Les costumes seront importants ainsi que quelques objets témoins de la réalité intime et extérieure.

Dans le film, les personnages ne se regardent presque pas, ils sont assis immobiles et regardent la route et le monde extérieur défiler. C'est en cette immobilité dans le mouvement que réside le propre de ce dispositif qui favorise la délivrance d'une parole intime. La source première d'inspiration du cinéaste a été l'histoire même d'une psychanalyste qui avait décidé d'exercer dans son véhicule. Il s'agira donc d'adopter avec les comédiennes un code de déplacement dans l'espace qui pourra transposer ce mouvement spécifique de la voiture. Enfin, la pièce en persan, surtitrée en français permet d'être au plus près des personnages, d'un contexte, d'une pensée autrement dénaturée ou invitant à des méprises.

Indéniablement, les femmes iraniennes présentées dans *Ten* nous livrent leur combat dans l'affirmation de leur existence face à l'absurde. Ce combat ne tarit pas tandis que la violence de l'absurdité s'acharne dans le pays. Vingt ans après la réalisation de *Ten*, le 16 septembre 2022, Mahsa Jina Amini succombait aux coups de la police des mœurs. Les femmes et les hommes de toutes générations se sont soulevés contre la tyrannie risquant leurs vies, et celles des leurs. Le sens de notre existence nous échappe. Et peut-être n'y en a-t-il pas comme le soulignait Albert Camus dans *Le Mythe de Sisyphe*, le sens serait ailleurs « Je tire ainsi de l'absurde trois conséquences qui sont ma révolte, ma liberté et ma passion ».

Guilda Chahverdi



AVANT SCÈNE 12 NOV À 19H25
LECTURE DE POÈMES EN PERSAN
ET FRANÇAIS DE GAROUS ABDOLMALEKIAN,
ET DE ROJA CHAMANKAR.

En persan par **Manijeh Tam**,
directrice de l'**association socio-culturelle**
des Iraniens en France / Val-de-Marne
et en français par **Cécile Lentier**
Responsable de l'équipe
Promotion de la lecture et de la littérature à la
Médiathèque Nelson Mandela de Créteil.

Elles seront accompagnées par
la musicienne **Marjane Ravandi**.
Les musiciens et chanteurs,
élèves du **Conservatoire Marcel Dadi**
coordonnés par **Behkameh Izad**
compléteront ce petit prologue au spectacle.



Suivez-nous et partagez @maccreteil #maccreteil

**GUILDA
CHAHVERDI**

Dans le cadre des
Théâtrales Charles Dullin

TEN

12.13 NOVEMBRE 20h
Durée 1h40

**mac
2425**



Ten

D'après *Ten*

de **Abbas Kiarostami**

Mise en scène **Guilda Chahverdi**

Avec **Catayoune Ahmadi, Homayoun Fiamor,**

Simine Keramati, Mahsa Karampour,

Toufan Manoutcheri, Sima Mobarakshahi.

Scénographie, lumières **Emeric Teste**

Costumes **Sara Bartesaghi-Gallo**

Surtitrage **Madokht Karampour**

Régie son **Nathan Avot**

Bande son **Julie Rousse, Nathan Avot,**

Madokht Karampour

Catering **Magalie Nadaud**

Production **Théâtrales Charles Dullin**

Coproduction **Théâtre des Quartiers d'Ivry - CDN du Val-**

de-Marne, Créteil - Maison des Arts,

Centre des bords de Marne- Le Perreux- sur- Marne,

Théâtre-cinéma de Choisy-le-roi -

scène conventionnée d'intérêt national art

et création pour la diversité linguistique.

Résidences de création **Théâtre des Quartiers d'Ivry CDN**

du Val de Marne,

Théâtre-cinéma Paul Eluard de Choisy le Roi.

Remerciements **Robert de profil,**

Ahmad Kiarostami, Fondation Kiarostami

Le spectacle *TEN* a bénéficié de

**l'aide à la production mutualisée dispositif
du conseil départemental du Val de Marne.**



(repères)

Ten parle des femmes et de leurs problèmes
tandis que *Le Goût de la cerise*
parle de la vie intérieure et abstraite d'un homme.
Le point commun entre ces deux films
me semble être le problème de l'existence.
Abbas Kiarostami

À propos des Théâtrales Charles Dullin

Ten est une production du festival les Théâtrales Charles Dullin. Tous les deux ans, le festival engage une ou un artiste afin de mettre en scène un texte choisi au préalable. Un cahier des charges est établi, ainsi qu'un modèle économique qui permette la création d'un spectacle en langue étrangère surtitrée dans un temps de quatre semaines de répétitions. Une fois créé, le spectacle circule sur les scènes des théâtres du val de marne pendant deux semaines pour dix représentations.

La production en langue étrangère est l'occasion pour les théâtres partenaires du val-de-Marne de travailler de concert sur un projet qui n'existerait pas autrement. Pour le spectacle *Ten*, le théâtre des quartiers d'Ivry, centre dramatique National du val-de-Marne, ainsi que le Théâtre de Choisy-le-Roi ont accueilli chacun deux semaines de répétition sur leurs plateaux à l'occasion de résidences de création. Les partenaires coproducteurs du spectacle sont : le TQI, le Théâtre de Choisy-le-Roi, la MAC de Créteil, le centre des Bords de Marne du Perreux-su-Marne. Accueillent le spectacle : Le théâtre Antoine Watteau de Nogent-sur-Marne, le centre culturel Aragon-triolet à Orly et Le théâtre studio d'Alfortville.

J'étais une petite fille insouciant quand le chaos s'est installé en Iran en 1979.

À la révolution succédait l'instauration de la République islamique. Avec violence, ses lois ont réduit les droits de toutes et de tous. Les femmes n'allaient plus occuper le même espace ni dans la société ni dans la ville. Elles ne pouvaient plus prétendre à certains métiers, étaient bridées sous l'autorité des hommes. Le voile a été imposé dans les écoles, même pour les petites filles forcées de chanter les louanges du nouveau régime. Nous étions deux filles dans la famille ; mes parents juraient contre cette absurdité et ont décidé de quitter l'Iran pour le bien de notre éducation ma sœur et moi, juste le temps que la mascarade prenne fin. Nous sommes restés en France.

Mais le lien avec une terre d'origine et une culture ne se rompt jamais. Que serais-je devenue si j'avais grandi en Iran ? Comment aurais-je supporté le contrôle sur mon éducation, mes émotions, mon corps, mes amours, mes pensées, mes paroles, mes croyances... ? Aurais-je résisté ? Me serais-je enfermée et inventé des raisons pour continuer à vivre ? Où se serait située ma capacité à choisir ? Aurais-je su inventer une liberté ? Je ne le saurais jamais. Il me manque l'expérience du quotidien dans ce climat complexe de la société iranienne régie par les règles du régime de la République islamique.

C'est ce que Kiarostami dans *Ten*, réalisé en 2002, nous donne à voir et à comprendre. Sa caméra intercepte les trajectoires intimes de l'existence de femmes iraniennes de classes sociales et de générations différentes. Leurs paroles sont prononcées dans l'espace clos de la voiture, propice à la délivrance des mots, durant un trajet saisi du quotidien. Mais la réalité crue qu'il filme n'évince pas le déploiement d'une poésie propre à l'artiste mais aussi à la pensée iranienne. Il y a un jeu habile et doux entre ce qui est montré et ce qui ne l'est pas, entre ce qui est dit et ce qui ne l'est pas, entre le champ et l'hors-champs. Cette poésie-là est une grammaire avec laquelle j'ai grandi. Aussi, quand Nicolas Liautard directeur des Théâtrales Charles Dullin m'a parlé du projet de produire l'adaptation théâtrale de *Ten* en persan en France, j'ai souhaité, comme une évidence, en être la metteuse en scène.

Le film présente dix séquences dialoguées, d'inégales durées, numérotées par ordre décroissant. Cinq femmes et un enfant viennent prendre place à côté de Mania, au volant d'une voiture. Les épisodes se déroulent sur plusieurs jours et se situent tous dans la voiture conduite par la jeune femme, mère d'un garçon de 10 ans. Mania est divorcée et remariée ; elle mène les conversations avec chacune des personnes qui s'installent dans sa voiture. Elle ne les connaît pas toutes. C'est une habitude très fréquente en Iran de prendre des passagers inconnus sans pour autant être chauffeur de taxi. Les personnages sont Mania la conductrice, Amin, son fils, Mandana, sa sœur (sur la route de la maison de Mania), une vieille femme (sur le chemin du mausolée), une prostituée (la nuit, un temps durant son travail), une jeune femme (sur le chemin du mausolée) et enfin Roya, une amie de Mania (sur le chemin d'un restaurant).

Au-delà de la trajectoire personnelle de cinq femmes et de l'enfant Amin, l'œuvre évoque les grands thèmes de l'existence humaine : la famille, la religion, la sexualité, l'éducation, l'amour, le langage. Les dix étapes de la vie des personnages pourraient aussi bien représenter la trajectoire mentale et émotionnelle d'une seule et unique femme.

Le théâtre offre lui-même un dispositif d'espace clos dans lequel public et acteurs sont placés. Il est comme un prolongement du huis-clos du véhicule dans la ville et une mise en abyme qui met en exergue le procédé lui-même au profit de la force des conversations, d'une lecture du chemin de l'existence de chacune des femmes et de l'appréhension au plus près de la réalité des personnages. La caméra de Kiarostami offre des plans serrés sur les personnages assis dans le véhicule. Le réalisateur choisit de nous montrer tantôt celle qui parle et tantôt celle qui écoute. La particularité première sans doute, de l'espace théâtral pour cette adaptation, est la possibilité de voir ce qui est caché, de voir le corps qui ne parle pas mais à qui l'adresse est faite, de voir l'absence, d'identifier le caché, de mesurer le trouble de la cohabitation entre l'hostilité de l'espace extérieur et l'accueil au sein de l'espace privé qui autorise la vulnérabilité et la parole libre. La mise en scène se vaudra sobre. Le jeu des comédiens sera la matière principale. Pas de décor outre des chaises. Il reviendra

